

Je suis assis à mon bureau (ma pièce qui fait bureau), devant la fenêtre. Ce doit être le début de l'après-midi. Ma montre, la pendule du couloir et mon réveille-matin se sont arrêtés. Je les ai laissés s'arrêter sans penser à les remonter. Mécaniques, ma montre, mon réveil, ma pendule. Je n'ai jamais aimé les trucs à piles, sans parler de toutes ces horreurs électroniques qui

J'ai écrit : début de l'après-midi. Entre deux et trois, heure d'été, heure de septembre (c'est le début septembre). Il va falloir que je remonte toutes ces mécaniques endormies, que je remette l'heure. Au pif. Encore un acte qui m'aidera à réintégrer un semblant de normalité. Qui fera repartir le quotidien du bon pied.

Je suis donc assis devant mon bureau. Rectification : j'écris *bureau* parce que ce plan horizontal me sert de bureau, mais n'allez pas imaginer un meuble avec des tiroirs. C'est seulement

une grande table paysage, une sorte de table de cuisine sur laquelle je peux

Allons bon. J'ai écrit une *table paysage* – c'est naturellement table paysanne que je voulais dire. Une grande table paysanne de plus de deux mètres de long, où je peux m'étaler à l'aise, disperser mes dossiers, mes agendas, mes enveloppes, les trucs en plastique pour mes stylos, mes feutres, mes crayons, les gadgets que je collectionne, plein de saloperies.

En ce moment, j'écris avec un feutre bleu à gros bout. J'aime bien les feutres de couleur, leur tracé ample, leur douceur au papier, leur sensualité.

J'ai débarrassé la table de ma grosse Remington Rand électromécanique, sept ans de bons et loyaux services littéraires. Je peux encore mieux m'étaler.

La fenêtre est ouverte, exposition sud/sud-ouest, avec sur la droite la croupe féline du mont Saint-Martin qui se prolonge vers

Avant (*avant*), le mont était d'un beau vert bigarré, vert jade les prés encore rutilants (l'été fut copieusement mouillé), émeraude sombre les forêts (c'était plutôt de l'impénétrable broussaille). Aujourd'hui le mont est à l'image de tout le reste, la vallée, mon jardin, les prés en contrebas. Rouquin. Pas un roux flamboyant d'automne, non, un vilain roux de végétation cuite, racornie, qui n'a pas subi un souffle assez vulcanien pour être carbonisée mais

s'est en quelque sorte recroquevillée, qui est tout simplement morte par étouffement. Il fait chaud, toujours aussi chaud. Le couvercle de brume au-dessus de la vallée, au-dessus du monde, est toujours aussi compact. Le monde est une étuve sèche, un volume de moiteur.

Je reste la plupart du temps torse nu, parfois avec un vieux fute comme aujourd'hui, parfois en slip. D'autres fois je reste à poil. Pourquoi je me gênerais ? Pour qui ?

Il fait chaud.

J'ai la gorge desséchée. C'est fou ce que j'absorbe. Quand j'ai du courage, je vais boire au robinet de la cuisine ou à celui de la salle de bains. Mais quand j'en manque, et c'est souvent, je me tape une bière.

Elles sont tièdes, mes bières, tièdes comme le temps. Mais au moins c'est de la bière.

Je ne sais pas si cette chaleur va durer. Au-dessus de la couche de brume, le soleil cogne, et ça réverbère. Ou alors la chaleur monte de la boue. Il faudrait que je me décide à

J'ai présumé de mes forces, hier.

De mon énergie mentale, surtout. Écrire plus long, plus longtemps, je n'ai pas pu. C'était quand même un début. Continuons le combat. C'était un bon début, trois, quatre pages, c'est honnête.

Les mauvais jours, quand je manquais de tonus, quand j'avais un vieux coup de bleu, quand une fille m'avait fait une crasse et que je ruminais un peu trop, ou quand je n'avais pas plus envie de gratter au jardin que d'œuvrer pour la postérité, c'est ce que je tapais : trois, quatre pages. Mais les bons jours, quand je tenais la vraie forme, je pouvais aller jusque à cinquante, comme Philip K. Dick ou Pierre Pelot. Il y a des moments où je suis capable d'écrire dans un état second, des moments où les mots, les phrases viennent sous mes doigts, sous les touches, sans que j'aie à y penser. Avec l'impression que j'ai ouvert une vanne dans mon cerveau et qu'il n'a plus qu'à se vider sur les feuilles de papier. Bien sûr ce n'est que du premier jet, dans ces cas-là. Après il faut que je relise, que je corrige, que je retape. Mais c'est un sacré bout

de temps de gagné !

Et puis pour ce que j'écrivais... Je ne vous ai pas dit ? Je suis (j'étais) écrivain de science-fiction. Vous savez bien, ces histoires de Martiens, de fusées, de robots...

Mais qu'est-ce qu'on en a à faire, maintenant, hein ?

Tiens, te voilà, toi ?

Toi, c'est Lascar. Lascar, c'est mon chat. (Si je me mets à tenir un journal, il faudra bien que j'explique tout à mesure, pas vrai, madame la suite du monde ?) Lascar vient de sauter sur mon bureau, il s'est assis à son angle habituel, l'angle extérieur gauche, à côté de la boîte parallélépipédique en métal jaune qui contient mon fichier pro. Il s'est assis, il a enroulé sa queue autour de ses pattes, il penche légèrement la tête, il me regarde écrire. Je vois ses yeux jaune soufre suivre le mouvement de ma main sur le papier, le mouvement du feutre. Il aime me regarder écrire. Ça doit l'intriguer. Lorsque je tape à la machine, il ne vient pas. Ou alors il reste juste quelques secondes, perché sur la moitié d'une fesse, il cligne des yeux, il prend un air courroucé et s'en va. La machine, il n'aime pas. Il ne doit pas comprendre, ou alors c'est le bruit qui l'agace, je ne sais pas. Le stylo c'est plus amusant, il peut accompagner l'avance de la main, surveiller la naissance de tous ces petits signes incompréhensibles. Aujourd'hui

j'écris en vert, au dos de feuilles déjà tapées, des premiers jets, des épreuves inutilisées. J'écris toujours sur n'importe quoi, n'importe quelle feuille qui possède un verso vierge. Si Lascar était plus jeune, je suis sûr qu'il avancerait la patte, qu'il essaierait de jouer. D'ailleurs il a dû le faire, petit. Je crois. Je ne me souviens pas, j'ai toujours eu des chats, depuis longtemps, bien longtemps, depuis ma jeunesse.

Vous voyez, ça fait vraiment *très* longtemps.

Lascar se contente de regarder. Tu es trop vieux, hein, mon vieux Lascar ? Il a quatorze ans. Ça fait déjà un bail, pour un chat. C'est un gros matou qui fait du lard, noir et blanc, avec le museau blanc mais la moitié droite de la tête noire, et la moitié gauche, blanche. Janus.

Il est castré. Claude et moi, on s'était décidés à le faire couper parce qu'on habitait encore en ville quand on l'avait eu de Marie-Jeanne Boischaud. Il grattait tout le temps à la porte. Ici, au Mont, s'il avait été entier, il aurait pu courir la minette tant qu'il aurait voulu. Hein Lascar ? Une bonne petite minette, tu en dirais quoi ?

Je suis entier, moi. Et je courrais bien la minette, aujourd'hui. Aujourd'hui, en ce moment, maintenant. Je courrais bien la chatte, oh ! oui.

Pourquoi est-ce qu'elle se remet en route sans raison valable, sans sollicitation extérieure, ma petite

bête à moi ? Pourquoi est-ce que tu relèves la tête sans crier gare ? Tu pourrais pas me demander mon avis ? Grimpe, grimpe.

C'est vrai, il y a eu ce mot, sur le papier et dans ma tête. Chatte.

Une chatte, une chatte, une chatte.

Une jolie petite chatte bien poilue, un mignon petit sourire vertical bavant au milieu d'une barbe en broussaille.

Merde.

Elles viennent si vite, les images. Et pas que les images.

Il n'a pas fallu que je me tripote longtemps pour que ça vienne. Aujourd'hui, je suis en slip, je n'ai même pas eu besoin de me déboutonner. Je l'ai eue tout de suite dans la main et c'est parti sous la table à travers mon poing fermé. J'ai entendu les gouttes tomber sur le plancher, flouic flouic. Lascar n'a pas cessé de me regarder, il se demandait peut-être ce que j'étais en train de fabriquer, pourquoi j'avais subitement lâché mon feutre et pourquoi j'avais poussé ces grognements de fauve qui ronge son os. Lâché mon feutre, lâché mon foutre.

De ce côté-là, t'es peinard, mon Lascar.

Et tu y perds quoi ?

C'est si vite fini, tu sais. Si vite fini.

Je vais aller faire un tour dehors.

Je m'y remets. On est déjà demain. Hier, j'avais l'intention d'aligner des pages, et puis

Je ne sais pas. Je suis sorti, je suis descendu jusqu'à la boue. Et j'y suis resté longtemps. Seulement à la regarder couler. Difficile d'y échapper, à la boue. L'envie d'écrire m'est passée. Les envies, ça va, ça vient. Les envies de n'importe quelle sorte. Chier par exemple. Tout à l'heure encore j'ai cru que cette fois je tenais le bon bout. Et pas moyen. Je suis resté au moins une heure sur

J'exagère. Pas une heure, mais bien une demi-heure à l'ouvrage, là-bas, derrière le cabanon, en me torturant les boyaux. (Je ne peux plus utiliser les chiottes de la maison, puisqu'évidemment le broyeur ne fonctionne plus). Alors je suis resté une demi-heure à pousser, et rien. Ça dure comme ça depuis

Ça dure comme ça depuis le Jour, la constipation béton. C'est psychosomatique, je sais bien. Le stress post-traumatique. Non, je ne peux pas dire ça, je n'ai pas subi de traumatisme, je me suis seulement soûlé

la gueule pendant deux jours. Ou trois. Disons le stress post-éthylrique. Le stress post-gueule de bois. Mais bon. Le savoir ne m'aide pas. Le savoir ne m'aide pas à expulser ma merde. Il y a combien de temps que je n'ai pas chié, vraiment chié ? Je ne parle pas des petites crottes de chèvre qu'on arrive à cracher comme autant de balles brûlantes, mais du bon étron bien moulé qui passe sans même qu'on s'en aperçoive ? Six, sept, huit jours ? Six, sept, huit jours, quelque chose comme ça. Je n'ai pas tenu le compte. Six, sept, huit jours depuis le Jour. Depuis le Jour qui a supprimé les dates, les jours, les semaines, les mois. Le Jour qui a arrêté le temps au seuil d'une éternité grise, avec moi au milieu, épïcêtre de sueur, de sperme et de constipation, vortex d'attente.

Je suis quand même pas mauvais, quand je fais du style. Non ?

Tout ça pour dire que je ne sais pas quel jour on est et que, même si je le savais, ça n'aurait aucune importance. Voilà pourquoi je ne mets pas de date, même au pif, à l'orée de ces feuillets. Aujourd'hui est un nouveau jour. C'est le matin. Ma montre, une jolie montre gousset, un oignon, est posée sur ma table. Elle indique 9h37 ou 38, tip-tip-tip-tip. C'est l'heure de mon pif. Au pif, j'ai remonté mes engins horaires, hier soir. J'avais écrit que je le ferais, je l'ai fait. À une toute petite demi-heure près, je sais que j'ai la bonne

heure. À force de vivre à la campagne je suis devenu paysan, j'ai une horloge dans la fibre, je suis branché biologiquement sur l'écoulement du temps.

Matin, donc. Levé tôt, à un peu plus de sept heures. Mais avant, une jolie queue dans les touffeuses sirupeuses d'un réveil glorieux. C'est le meilleur moment. Tu as de l'onirique plein les sens, et même pas besoin qu'il soit érotique. Le sang te gonfle le membre, tu éprouves au bas de ton ventre la lourdeur de ce soc que les fourmis fourmillantes taraudent et que tu as hâte de planter dans un sillon soyeux. Pas de sillon ? Fait rien. Tu te paluches un brin, les reins arqués, les doigts de pieds en éventail. Ou tu te lances dans un ample mouvement de roulis au creux de ton paddock, les mains accrochées au traversin, le nez enfoncé dans ton oreiller, imaginant que tes narines naviguent dans le cresson noir de Mariangela, la paille frisée de Marité, ou n'importe quel autre barbu que tu as bien connu ou que tu t'inventes. Et vogue la galère. Manque l'odeur, bien sûr. L'odeur, le goût, c'est ce qui est le plus difficile à retrouver, à imaginer. Manque cette odeur incomparable d'une bonne petite chatte mouillée par ta salive, et éventuellement par la satisfaction de ta partenaire. Si elle aime ça et si tu sais y faire. Une bonne petite chatte chaude et baveuse que tu lapes comme Lascar lapait son lait quand j'avais encore du lait à lui donner. Une bonne petite chatte. J'en rebande, tiens, preuve en main. Et

voilà qu'une minute après, la preuve en question m'a filé entre les doigts. Feu de paille. Mais faut pas pousser, tout de même. On n'est pas aux pièces. On n'est pas des bœufs. Deux heures après la secousse matinale, je n'en suis pas à pouvoir remonter à mon propre assaut, et surtout pas à décharger à bout portant. Ma poudre est mouillée, mon arbalète n'a plus l'âge de se tendre pour un oui pour

J'étais parti pour écrire quoi, déjà ? Oui, la boue. Hier après-midi, j'avais déserté mon bureau pour aller faire un tour du côté de la boue. Depuis le jour après le Jour, je dois bien y aller deux fois par jour. Autant de visites quotidiennes à la boue que de satisfactions libidinales solitaires. Je ne sais pas quelle satisfaction procure la contemplation de la boue. Celle, toute simple, d'y avoir survécu, sans doute. D'y avoir échappé, de ne pas me trouver dessous, avec quelques dizaines, quelques centaines de milliers, quelques millions de malchanceux. La satisfaction d'être au-dessus de la boue. AU-DESSUS, contrairement à tous les cons qui s'y sont laissé prendre et qui sont EN DESSOUS. Une belle satisfaction, nécessaire et suffisante. À quoi se mêle, j'imagine, une indéniable fascination. Je ne sais plus à quoi je pouvais bien penser, les premiers jours, lorsque j'étais pas vraiment net dans le dedans de ma tête. Lorsque j'étais soûl comme une vache et que je

venais tituber au bord de cette purulente coulée. Je ne sais pas. Et je n'en sais pas plus aujourd'hui.

Hier, une fois de plus, je suis descendu jusqu'au bord du fleuve de boue. Rectification : je suis descendu aussi près que possible du fleuve de boue. Quinze ou vingt mètres. Plus près, la chaleur rayonnante est trop forte. Et à quoi servirait d'aller jusqu'à la boue si je ne peux pas prendre mon temps et regarder, regarder jusqu'à plus soif ? Au niveau de la maison il fait chaud, déjà ; mais à dix ou quinze mètres du fleuve, l'impression est de se trouver dans une étuve, dans un sauna à l'air libre. Les premières heures, quand la boue a surgi de nulle part, quand elle est montée, la chaleur devait être encore beaucoup plus forte parce que, sur une centaine de mètres environ à partir de son lit, l'herbe n'est pas roussie comme vers chez moi, elle a carrément brûlé, elle a noirci. Le fleuve de boue coule pas très loin en dessous de chez moi. En moins de dix minutes de marche normale, j'y suis. Je n'ai qu'à suivre la route. Entre ses haies de ronce, la route va droit vers la boue, elle y plonge, disparaît. Comme tout le reste. Comme tout ce qui se trouve sous la boue, la vallée, les forêts, les champs cultivés, le fleuve et ses ponts, les poteaux télégraphiques, les étables et leurs vaches, les résidences secondaires pas encore payées, les villages gris et industriels de la rive gauche, les vélos abandonnés contre des palissades par des

amoureux ou des types qui sont descendus de selle pour aller pisser, les églises avec leur clocher surmonté d'un coq en bronze joliment verdi, les boîtes aux lettres jaunes sur des murs écaillés, les tonneaux couchés qui servaient de niches aux chiens, les mères poules et leurs poussins, les transformateurs avec leur pyralène, les préaux désertés des écoles, cette façade juste avant de prendre la route qui monte (montait) vers le mont Saint-Martin et qui portait encore, au goudron indélébile, l'inscription **Libérez Henri Martin**, ces affiches qui fleurissaient un peu partout avec la sale gueule de Le Pen, ces petits bistros au bord de la départementale, où il m'arrivait de m'arrêter pour une bière, les monticules que faisaient les taupes, avec des taupes par-dessous, les lézards verts maintenant si rares alors que j'en voyais tant dans la région du côté de mon enfance, les grappes de pucerons à l'envers des feuilles de liseron, les kleenex et les préservatifs jetés dans les fossés, et plus loin vers l'ouest, la ville, la grande ville et son agglomération, six cent mille habitants, oui, tous ces gens, tous ces gens, sans oublier les indispensables ratons laveurs...

Pourquoi je ne ferais pas un peu de la littérature, puisque c'est mon métier ?

Tout ça et bien d'autres choses encore, sous la boue. Elle coule d'est en ouest, elle avance pli contre

pli, uniformément grise. Elle avance, lente, calme, sereine, avec seulement, de temps en temps, un brusque hoquet, un pet foireux, plouic, un souffle venu des bas-fonds qui remonte et projette à cinquante centimètres de sa surface quelques gouttes visqueuses, de la polenta, de la purée qui bout dans une casserole. De la boue qui bout. De la boue qui a tout mangé, tout, aussi loin que mon regard peut porter, en amont comme en aval. Et, à cause de la brume qui ne se décide pas à se déchirer, il ne porte pas bien loin, mon regard. Trois-quatre kilomètres, je pense, puisque je ne peux même plus distinguer la chaîne de montagnes, en face, Belledonne, avec le pic du Frêne en droite ligne devant moi. Par temps très clair, je pouvais apercevoir le Mont Blanc au nord-est, un soupçon de crème fouettée sur la transparence bleue de l'horizon. Maintenant il y a la brume, compagne de la boue, cette nappe incurvée qui retombe avec une mollesse désespérante au-dessus du courant terreux, un dôme effiloché, vaguement safrané à l'aplomb du soleil. La brume et la boue. Le pire – oui, c'est vraiment le pire, c'est qu'elle n'est même pas effrayante, cette boue. C'est une donnée du monde nouveau, une évidence massive, incontournable. Une évidence qui a tout englouti, qui a tout emporté. D'où elle vient, qu'est-elle ? Bonnes questions. Mais je n'ai pas la réponse. L'eau des nappes phréatiques profondes, poussée par

une remontée du magma et mêlée à des couches argileuses. Ou simplement de la lave, qui vient du cœur du monde : l'Enfer.

Lascar n'aime pas cette boue. Quand je vais faire un tour dehors, il me suit toujours, la queue en point d'interrogation, l'œil inquiet. Mais s'il voit que c'est vers la boue que je descends, il s'arrête, il s'assoit sur le bord du chemin, il pousse un ou deux miaulements plaintifs, comme s'il voulait me prévenir, me retenir, m'empêcher d'aller plus loin. Je ne l'écoute pas. La boue me fascine trop. Et puis il faut bien que je surveille le niveau, pour voir s'il n'a pas baissé. Ou s'il n'a pas monté. J'ai mis des repères, des bâtons plantés. Il monte. Oh ! pas beaucoup. Un mètre par jour, parfois moins. Mais il monte. Je reste longtemps, assis le plus près possible de la boue. Une heure, parfois plus. Il m'arrive de prendre mes jumelles. J'en ai une paire, grossissement 12. Avant elles me servaient principalement à regarder les oiseaux, les buses, les faucons, les corbeaux, les grands et beaux oiseaux qui tournaient avec majesté entre la falaise et la vallée. Après la boue, j'ai essayé de repérer à travers la brume si

Vous savez bien ce que j'ai essayé de repérer.

J'ai fait connaissance avec la boue le lendemain du Jour. Je l'ai découverte à mes pieds, coulant à mes pieds, sans se presser, colmatant la vallée. J'avais pris la bagnole, je m'étais enfin décidé, vingt-quatre

heures après la fin du monde, à partir à la découverte du monde, ou de ce qu'il en restait. Je ne suis pas allé bien loin. J'ai rencontré la boue. À quelques mètres près, elle était presque à son niveau d'aujourd'hui. Elle était venue, elle avait enflé, elle était née du néant pendant la nuit, je suppose. Je ne m'étais aperçu de rien. J'avais bu, j'avais fini par m'effondrer dans un bon vieux et miséricordieux sommeil éthylique. La boue était venue pendant la nuit, la nuit du premier jour. Elle est venue, elle a colonisé le monde. Et maintenant je vis avec la boue.

Je ne vois pas ce que je pourrais écrire d'autre.

Quand je remonte de la boue, je retrouve Lascar, qui n'a pas bougé, qui attend. Quand j'apparais au tournant de la route, il lance un miaulement de reconnaissance. De reconnaissance parce qu'il me reconnaît, parce qu'il tient à me signaler sa présence, et aussi parce qu'il m'est reconnaissant d'être revenu de la boue. Mais il attend que je sois à deux ou trois pas de lui pour se déplier et venir arquer son échine contre mes mollets, se frotter à mes chevilles, ronronner, faire comme n'importe quel chat qui retrouve son compagnon humain. Je me penche, je le caresse, je frotte mon museau au sien, je le gratte sous le cou, sur le sommet du crâne et à l'intérieur des oreilles, tous ces endroits qu'un chat éprouve des difficultés à atteindre. On se fait des fêtes. On s'aime.

Parfois, je le prends un moment dans mes bras en

remontant jusqu'à la maison mais, la plupart du temps, il me précède, il marche devant moi, queue levée, il me fait de l'œil avec son petit trou du cul rose.

Devant la porte de la maison, personne ne m'attend.

Le jour du Jour, ça faisait déjà pas mal d'années que je vivais seul.

Seul avec ces filles qui venaient et passaient, et qui restaient quelquefois pour la nuit. Mais la nuit précédant le jour, j'étais seul.

C'est pour ça que

je suis le seul survivant

Amusant, non ?

Ce pourrait être la première phrase d'un roman de science-fiction. Ou la dernière.

Peut-être même l'ai-je écrite, ici ou là, dans le courant de mon œuvre grandiose. *C'est pour ça que je suis le seul survivant*. Dernière phrase plutôt que première, d'ailleurs.

C'est pour ça que je suis le dernier survivant : une bonne chute, qui pourrait produire son petit effet.

Pas original, quand même. Des histoires de dernier survivant, ça court la SF Depuis *The last man* de Mary Shelley ou *La fin du monde* de notre bon vieux Flammarion Camille, en passant par *Le diable l'emporte* de mon cher maître Barjavel ou *La Terre demeure* de George Stewart, une des meilleures. Même notre Elsa Triolet nationale n'y a pas échappé : sa participation à la saga s'appelle *Le cheval roux*. Mais ce bouquin-là, il ne doit pas y avoir beaucoup d'amateurs de SF à l'avoir lu. Ce que c'est qu'être cultivé, hein ? On dirait le début d'un article grand public sur le sujet. Cher monsieur Andrevon,

pourriez-vous avoir l'amabilité, du haut de votre science et pour le plus grand bénéfice de nos lecteurs, de traiter en deux feuillets et demi ce passionnant mais très heureusement spéculatif postulat : « le dernier survivant ». Vous serez rétribué au titre de collaboration exceptionnelle à parution du numéro. 5000 F. Et puis ne soyons pas mesquins : 10 000 F. Merci.

Oui, mais le dernier survivant de quoi ? Du mont Saint-Martin ? De la commune de Rochemont ? De la vallée ? De la région ? De l'Hexagone ? De l'Europe ? Ou vraiment vraiment du monde ?

Vraiment vraiment du monde, ça ne tient pas debout. De l'Europe non plus, ni même de l'Hexagone. La catastrophe ne peut être que localisée. Vastement localisée, certes, mais localisée. Et je suis bien certain qu'il y a des milliers de survivants, dispersés ici ou là, isolés comme moi, et qui se disent tous, les cons : *Damned, je suis le dernier survivant.*

Amusant, non ?

Amusant.

D'ailleurs, dans tous ces bouquins de SF sur le dernier survivant, il n'est jamais seul, en fin de compte, le dernier survivant. Il y a toujours une bonne femme qui finit par se pointer. Pour la suite du monde. Pour la baise très morale qui repeuplera. Un couple, ou même toute une flopée de gens, toute une flopée de survivants qui sortent de leur trou et qui

recréent le communisme primitif après s'être bien tapé sur la gueule pour la dernière bière. Ou la dernière femme.

Je m'en taperais bien une, moi, tiens.

Une bière, les gars !

Une bière.

Je m'en suis tapé deux. Plus une autre en mangeant. Parce que j'ai bouffé, aussi. C'était midi et quelques : du saucisson sec avec des biscottes beurrées (le beurre commence à rancir), de la salade maïs-poivron, une boîte entière de pruneaux dans leur jus. Les pruneaux, c'est bon pour ce que j'ai. Lascar a eu droit à la moitié d'une boîte de Canigou, « Boulettes aux abats et aux légumes ». Il ne me reste plus que des boîtes pour chiens. Lascar, j'espère que tu me pardonnes ces crimes de lèse-animalité. De toute façon il ne s'en aperçoit pas, il ne sait pas lire.

Après, je me suis fait un café. J'en bois beaucoup. J'aurais bien siroté un coup de scotch ou d'autre chose mais, pour ce qui est des alcools, je suis à sec. Le jour du Jour, il me restait un *Red Label* à peine entamé, une demi-bouteille de Bourbon, un fond de cognac et du rhum pour la cuisine. J'ai tout bu inconsidérément en moins de 24 h. Inconsidérément, ça veut dire comme un con.

Je suis allé faire un tour. Pas jusqu'à la boue, juste un tour derrière la maison, Lascar sur mes talons. Il y

a encore beaucoup d'oiseaux rôtis par terre, des oiseaux séchés en plein vol par la fournaise des premières minutes du jour du Jour. Des pinsons, des chardonnerets, des rouges-gorges, des merles. Lascar les renifle mais n'y touche pas. Les fourmis ont commencé à réapparaître, elles arpentent en colonnes cette terre nouvelle, cette terre brûlée. J'en ai même repéré un groupe qui se dirigeait vers la maison. Je les laisse tranquilles. Ce sont des survivantes, elles aussi. Les sauterelles n'ont pas dû résister, je n'en vois aucune. Et les coléoptères ? Je n'en ai pas revu non plus. Pourtant les coléoptères sont des insectes résistants. Il paraît qu'ils peuvent survivre à des doses de radiations des centaines de fois plus fortes que celles qui suffiraient à tuer un être humain.

Et les chauves-souris, alors ? Au crépuscule, leur heure à elles, j'en voyais toujours trois ou quatre tourner autour de la maison, en chasse. Des petites chauves-souris, des pipistrelles, je pense. Je ne sais pas où elles créchaient, le jour. Sans doute dans une des crevasses de la falaise. J'ai plusieurs fois inspecté le grenier de fond en comble mais je n'en ai jamais trouvé. Dommage, j'aurais bien aimé les voir endormies, pendues par les pieds, comme dans les bouquins. Une chauve-souris a un temps journalier de vie active extrêmement court. Une demi-heure à peu près, le temps que met le crépuscule à tourner en

nuit. Les vingt-trois heures et demie qui restent, je ne sais pas ce qu'elles font. Si : elles dorment. Veinardes. Où elles sont passées, mes pipistrelles ? Elles ont foutu le camp ? Elles ont rôti au fond de leur trou ? Les chauves-souris aussi sont des bêtes qui peuvent absorber des doses colossales de radiations. Mais je ne sais pas pourquoi je parle de radiations. Il n'y a pas de radiations, pas ici en tout cas, sinon il y a longtemps que j'en aurais ressenti les effets.

Non, il n'y a pas de radiations, mais pas de chauves-souris non plus, ni de bousiers, ni de coccinelles, ni de rien. Juste les fourmis et, en fouillant bien sous les herbes séchées, ces espèces de bestioles ovales et grises avec plein de petites pattes sous leur carapace. Des cloportes, peut-être.

Vous voyez, je n'ai pas beaucoup de compagnie.

Au début, les premiers jours, et même dès les premières heures, dès que l'évidence s'est imposée, je me suis mis à pianoter comme un fou sur les touches de mon transistor à piles. (Il n'y avait plus d'électricité, ce n'était pas la peine d'essayer la télé.) Dix fois par jour, dix fois par heure. Il n'en est jamais rien sorti qu'un grésillement de très mauvaise augure. (Non : de mauvais augure, je viens de vérifier sur mon dico, augure est masculin, c'est une faute que je fais toujours.) Un sale grésillement, oui, celui qui ne pardonne pas. J'ai vite cessé de toucher à ce

machin. C'est sûr que j'aurais bien aimé l'entendre causer. Entendre ce genre de message : « Attention attention, ici Radio Renaissance... Les survivants de la zone située au sud de la Loire sont informés que les hélicoptères de premier secours de la Nouvelle Fédération Mondiale patrouillent dans votre secteur. Restez aux aguets, surveillez le ciel, faites des feux de position avec vos meubles, tel Bernard Palissy... Nous arrivons ! Les survivants de sexe masculin recevront dès leur évacuation terminée une propriété campagnarde de deux cents hectares dans le Lubéron, une somme d'un million de crédits, et un lot de douze esclaves sexuelles à gros seins et à touffe bourrue, âgées de dix-huit à vingt-cinq ans. Tenez bon ! »

Mais ce message-là, honnêtement, il y a peu de chance que je l'entende. John Wayne, lui, aurait simplement grommelé : « Aies confiance, p'tit gars ». En V.O., naturellement. Seulement John Wayne, il y a longtemps qu'il a raccroché. Il y a longtemps que le cancer l'a bouffé. Le cancer des radiations, les vraies, parce qu'il en avait chopé un maximum dans le désert du Nevada, alors qu'il tournait *Les Mongols*. Les deux-tiers de l'équipe du film y étaient passés, dans les vingt années qui ont suivi. Le Nevada, c'est là que les bons petits savants et les bons petits militaires de son foutu pays de merde avaient fait péter un maximum de bombes à hydrogène, pour

voir si elles explosaient bien comme il faut. Le problème, c'est qu'une fois pétées, elles ne servaient plus à rien. Alors il fallait en fabriquer d'autres et les faire péter à leur tour. Il y a une justice, quand même.

Et le téléphone, alors ? Le téléphone, cette répugnante bestiole grisâtre et trapue, tapie dans sa niche chaulée à l'extrémité du couloir... Combien de fois par jour je passe devant ? Combien de fois par jour je décroche pour faire un numéro ?

44-29-81 (Anne-Marie Abrassard)

(01-44) 43-22-11 (Florence Alaric)

44-56-76 (Hélène Dournon)

56-69-67 (Cathy)

34-31-09 (Marité)

Mais ça ne répond pas. Ça ne répond jamais. Elles sont où, les copines ? Elles m'ont lâché, toutes. Alors je laisse tomber mes carnets d'adresses, j'ouvre l'annuaire et je compose d'autres numéros, au hasard, ou alors par ordre alphabétique.

Taormina P., 15, quai de la porte de France,
44-56-70

Tapia J., 64, av. des Mimosas, 54-50-89

Tapis du Dauphiné, 18, rue Tournelle, 42-36-33 (il y a peut-être une Mme Carpette ?)

Tappa R., 80, galerie des Bonnes, 21-29-17

Tapy J.-L., 3, rue Général-Marchand, 44-19-80

Taquerot C., 11, rue de la Gare, 97-71-11

Taranbouche M., 26, rue Lesdiguières, 76-45-35

Taranovicz Z., 7, rue des Martyrs, 42-33-36

Tarantini M., 9, rue Doudard-de-Lagrée, 44-78-53

Tarantini C., 45, av. Paul-Bourget, 44-70-88.

J'appelle. Mais personne ne répond. Tous ces noms, tous ces noms... Et quel visage derrière ? Quelle apparence, désormais sculptée par la boue ?

Il y a beaucoup d'étrangers, vous avez remarqué ? Et il n'est plus temps d'adhérer au Front National. Dommage. Je me serais bien fait un étranger. Disons une étrangère.

Tarricone Rachel, par exemple. Une Italienne, troisième génération. Ou quatrième ? J'appelle.

04...76...4...5... 9 ...9...8...2...

...

Allô ? Tarricone Rachel ? C'est bien toi ?

...

Non, tu ne me connais pas. Mais moi je te connais. Tu es la dernière survivante. Je viens de t'inventer. Quoi ?

...

Si, je t'assure, je viens de t'inventer. Tu paries ? Écoute. Tu es grande et brune. Tu as de longues jambes fuselées. Tu as des fesses comme deux moitiés de potiron. Tu as vingt-quatre ans, tu es belle à faire bander un saint de bois, tu as une grande bouche rouge, des pommettes slaves, une fossette au menton, des dents blanches et régulières. Tu as des

seins à me faire tourner la tête. Des seins en forme de miroirs grossissants qui refléteraient des seins normaux. Des seins qui font ton désespoir parce qu'ils font craquer tous tes corsages. Deux kilos chacun, facile. Ton minou... hein ?

...

Je sais bien que tu n'as pas de chat ! Je parle de ton minou-minou, ta minette, quoi. Elle est charnue et renflée, couverte d'une épaisse toison noire et frisée comme tes cheveux sauvages. De l'astrakan. Oui, on dirait un col d'astrakan que tu porterais entre les cuisses. Tu veux bien que j'y plonge les mains ? Que j'y plonge le nez, la langue, la bouche ? Et ce petit bouton rose, là ? Qu'est-ce que c'est que ce petit bouton rose si bien caché entre replis et frisures ? Tu sens comme je le prends délicatement entre mes lèvres ? Tu aimes ?

...

Encore ? Mais bien sûr, encore. Et toujours. Tu es toute trempée, maintenant. Tu ruisselles. Tu me noies la figure dans ton sirop qui sent la crevette fraîche. Je te bois, Rachel, je te bois. Rachel, je...

C'est parti dans mon poing serré, dans mon slip, à l'abri de mon pantalon. J'ai senti le choc discret de la première giclée, la plus forte, bloquée par la ceinture. Quatre ou cinq éclairs brefs dans ma tête, la ruée des fourmis dans leur canal, et plus rien. Je me suis

gardé en main quelques dizaines de secondes, de quoi accompagner un peu la détumescence. De quoi ne pas m'abandonner tout de suite. Mais plus rien. Juste ce petit ruisseau froid qui sinue le long de mon ventre et va se perdre dans mes poils. Et plus rien. Mais je ne vais pas vous faire le coup de la tristesse post-coïtale. Il faut que je me change les idées. Je vais aller faire un tour dans le néant. Demain...

Demain est un autre jour.

(...)